

GUILLAUME
APOLLINAIRE
LE FLÂNEUR
DE PARIS

GILLES SCHLESSER

 PARIGRAMME



Elle note dans son *Carnet des nuits* : « Si vous saviez comme je suis changée, il y a des jours où un vent léger passe et je me sens bien, je travaille. » Guillaume y est sacralisé comme un homme qui aime « les fruits, surtout les melons, les oranges, les raisins, et le soleil bien avant tout le monde ». La liaison avec le peintre, pour le meilleur et souvent pour le pire, commence. Elle s'achèvera cinq ans plus tard après le triste épisode du vol de *La Joconde*, qui mènera le poète en prison. De cette liaison tumultueuse, resteront notamment deux poèmes, « Marie » et « Le Pont Mirabeau », une amitié pérenne et un joli tableau : *Apollinaire et ses amis*²⁷.

8, rue Laffitte, la cave d'Ambroise Vollard
Dans *Le Flâneur des deux rives*, Apollinaire évoque la célèbre cave d'Ambroise Vollard où le marchand de tableaux donne de somptueux dîners : « Près du boulevard, au 8, rue Laffitte, il y avait avant la guerre une boutique, véritable capharnaüm où s'entassaient les tableaux des peintres contemporains et où la poussière régnait par tout. Depuis la guerre, elle est close. M. Vollard, sans doute, a renoncé à son commerce pour se livrer tout entier à sa fantaisie d'écrivain et à la rédaction de ses souvenirs sur les peintres et les auteurs qu'il a fréquentés. Il n'oubliera pas d'y parler de sa cave qui fut fameuse de 1900 à 1908, époque à laquelle il m'annonça qu'il renonçait à manger dans sa "cave de la rue Laffitte" ; elle était devenue trop humide. Tout le monde a entendu parler

de ce fameux hypogée. Il fut même de bon ton d'y être invité pour y déjeuner ou y dîner. J'ai assisté pour ma part à quelques-uns de ces repas. Carrelée, les murs tout blancs, la cave ressemblait à un petit réfectoire monacal. »

Pierre Bonnard, *Un dîner chez Vollard ou la cave de Vollard*, 1907, huile sur toile.
Collection privée © CAGP/Iberfoto/Roger-Viollet



LE BON GOÛT DE LA « PHOTOGRAPHIE ANIMÉE »

Le soin et le bon goût doivent gouverner le choix des spectacles. Il faut lutter contre l'envahissement de ceux d'un goût douteux. « Il est incontestable, à l'heure qu'il est, que le cinématographe est un spectacle auquel la foule se porte non seulement avec plaisir, mais avec une avide curiosité et un vif intérêt. Depuis longtemps, le succès de la photographie animée est complet, indiscuté : pourquoi alors le bon goût le plus scrupuleux ne préside-t-il pas toujours au choix des bandes ? Pourquoi voit-on si fréquemment exhiber dans les cinématographes, même les plus achalandés, des films dont l'action est ridiculement naïve et même grossière ? Pourquoi ces spectacles de coliques et de water-closet ? Ces scènes irréelles qui se passent

au lit et dont on se sert pour provoquer un rire trop facile ? Dans un autre ordre d'idées, combien il est regrettable de voir de longs films consacrés aux apaches et aux tristes exploits de ces sinistres bandits, leur faisant ainsi une réclame dont ils sont friands ! La photographie animée est digne d'un autre emploi. » *Le Cinéma*, revue des intérêts du cinématographe et du phonographe, 20 décembre 1907.

62, rue de Douai, le cinéma Artistic

Dans les années 1907-1908, la « bande à Picasso », Apollinaire en tête, se rend à l'Artistic pour voir *Le Tunnel sous la Manche* ou *Deux Cent Mille Lieues sous les mers*, de Georges Méliès. « Monsieur Méliès et moi, déclare le poète, faisons à peu près le même métier : nous enchantons la matière vulgaire. » Apollinaire est l'un des rares artistes à célébrer cette nouvelle forme d'expression, et tient en 1917 une conférence intitulée « L'Esprit nouveau et les poètes ».

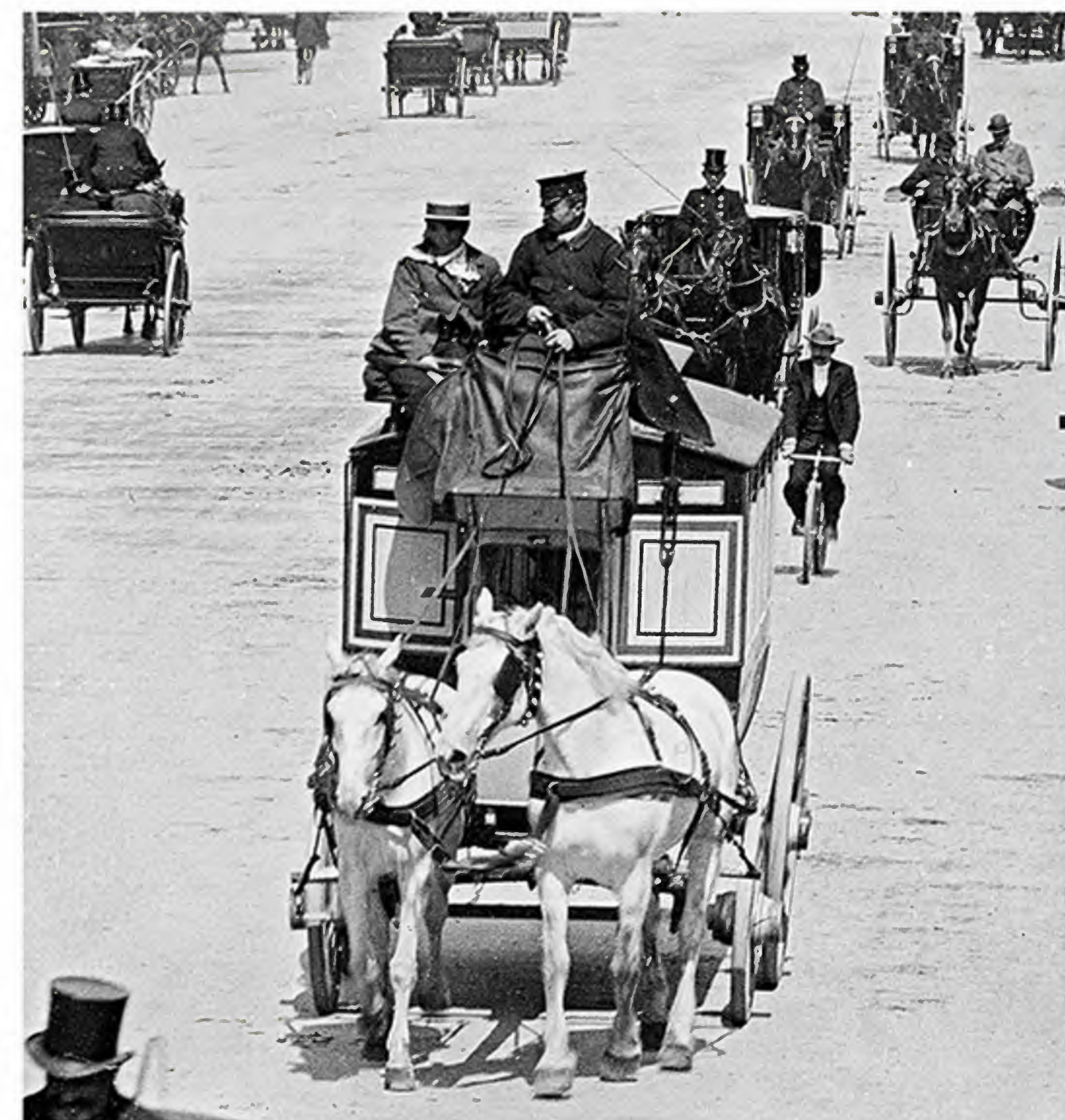
Une scène de *Deux cent mille lieues sous les mers*, film de Georges Méliès, 1907.
© Alamy Stock Photo

PORTE MAILLOT, TOUT LE MONDE DESCEND

Le 23 septembre 1902 eut lieu le dernier trajet de la ligne d'omnibus Hôtel de Ville – Porte Maillot, contraint à la retraite par le Métropolitain. Cet omnibus avait, dit-on, tous les défauts. Il était jaune, il était laid, ses deux chevaux semblaient mourir en gravissant les Champs-Élysées, il faisait le trajet en une heure, le cocher était malhonnête... bref, sa fin, après quarante-deux ans de service, fut saluée comme une délivrance.

Un omnibus sur les Champs-Élysées, vers 1900.
© Roger-Viollet

blanche, et signe désormais « Guillaume Apollinaire ».
« Le matin, écrit Laurence Campa, il arrivait tout abruti, la bouche pâteuse, posait son melon à la patère, passait la journée penché sur ses écritures, la tête ailleurs, et repartait à 5 heures¹¹. » Après un scandale financier remontant jusqu'à la Chambre, la banque fera faillite. Lepère, son directeur, sera convaincu d'escroquerie et d'abus de confiance.
« À sa banque, écrit André Salmon, ses collègues appelaient Guillaume : "Kostro". Il était leur boute-en-train, bien qu'il lui fût extrêmement pénible de donner dix heures du jour à la comptabilité. Je revois Guillaume, une règle à la main, les doigts tachés d'encre rouge, penché sur ce que les bureaucrates nomment un chameau, sorte de pupitre sur lequel on travaille debout¹². »



9, rue de Rome, chez Toussaint-Luca

Ange Toussaint-Luca, comme James Onimus, René Dupuy et Louis de Gonzague Frick, fait partie des anciens condisciples d'Apollinaire à Monaco, Cannes ou Nice, et, comme eux, sera fidèle en amitié jusqu'à la mort du poète. Les deux adolescents avaient composé en classe de rhétorique un petit journal intitulé *Le Vengeur* ou *Le Transigeant*, feuille contestataire et dreyfusarde, riche en commérages lycéens, qu'ils faisaient payer dix centimes à leurs camarades. Toussaint-Luca jouera un rôle important dans la création du *Festin d'Ésope*, y publiera sous le nom d'Ange Toussaint et, devenu avocat, assistera Apollinaire lors de son incarcération à la Santé.

Gratte-papier à l'œuvre dans les bureaux d'une institution financière.
© Roger-Viollet

5, rue de la Victoire, à la banque Lepère

« Emmerdement », note-t-il dans son journal. C'est le lot quotidien de Guillaume à la Banque centrale de crédit mobilier et industriel, où il travaille de juin (ou d'octobre) 1902 jusqu'en 1904, tout en continuant à contribuer plus ou moins gratuitement à diverses revues. Il publie notamment « L'Hérésiarque » dans *La Revue*



Devant la gare Saint-Lazare.
© Neurdein/Roger-Viollet

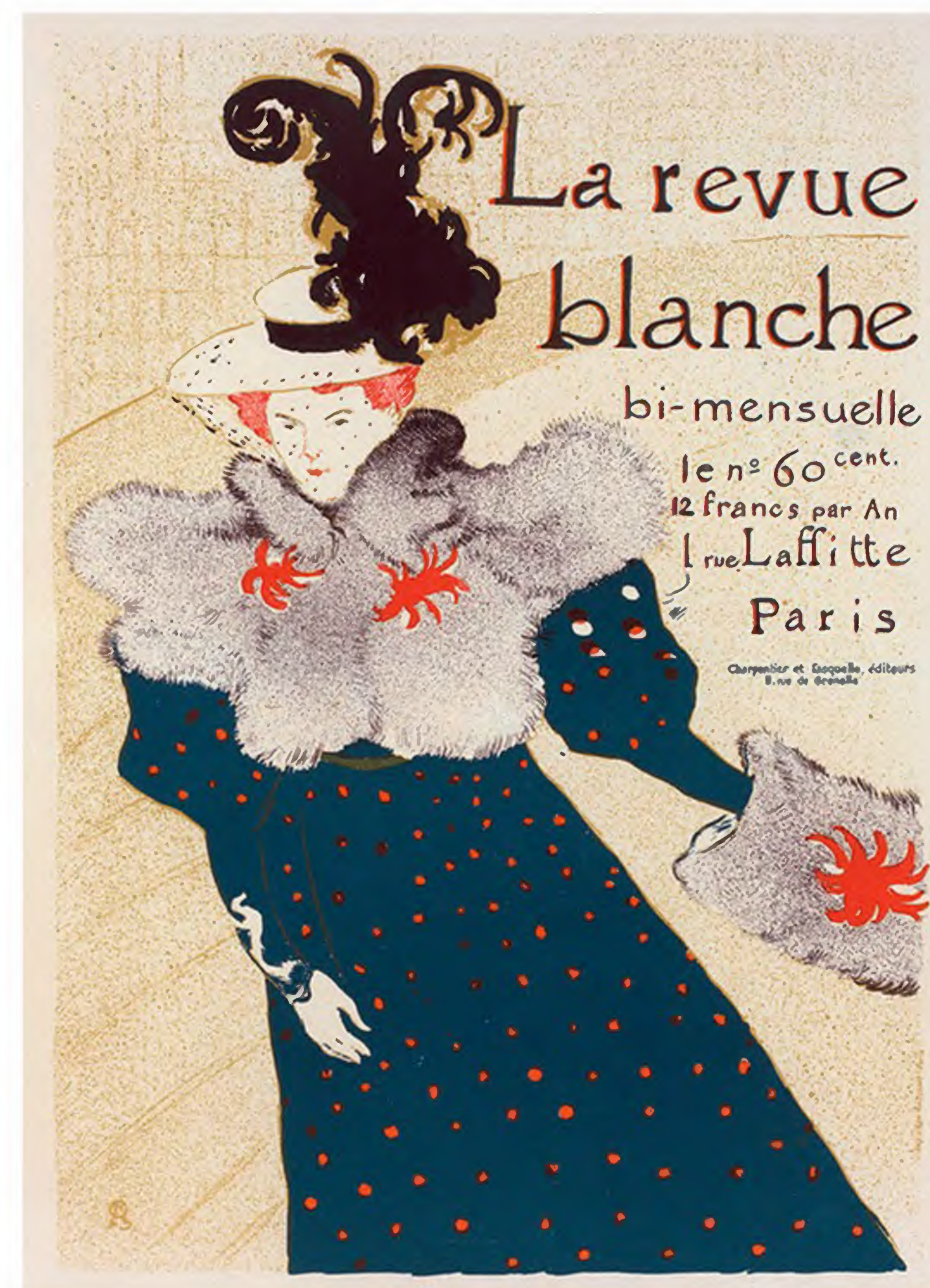
1, rue Laffitte, siège de *La Revue blanche*

Outre « L'Hérésiarque », *La Revue blanche* publie quelques autres contes d'Apollinaire, notamment « Le Passant de Prague » et « L'Ermitte ». Et c'est par cette revue que le poète retrouve son vieux camarade René Dupuy, qu'il n'a pas vu depuis dix ans. *La Revue blanche* disparaît en mai 1903, occasionnant quelques rêves chez Apollinaire et André Salmon : pourquoi ne pas tenter de la remplacer par une nouvelle revue ? Ce sera *Le Festin d'Ésope*.



La gare Saint-Lazare, l'attache du cordon ombilical

« Gare centrale de Paris / Qu'on nommait de l'Ouest jadis / Les dimanches, Apollinaire / Prenait vos trains, bourse légère / Pour Le Vésinet de sa mère¹³. » Pendant des années, l'ancienne gare de l'Ouest est l'attache du cordon qui relie Apollinaire à sa mère, au Vésinet. « Si les parages de la gare Saint-Lazare nous retenaient, écrit André Billy, c'est que, chaque soir, Guillaume tentait de rejoindre Chatou¹⁴, où la plus tendre et la plus sévère des mères attendait, non pas cet Apollinaire dont elle ne voulait rien savoir, mais le Wilhelm de Kostrowitzky dont elle avait l'orgueil. [...] Guillaume, qui l'adorait, en avait peur. Il la tenait pour une femme tout-à-fait [sic] supérieure et trouvait toujours d'excellentes raisons nouvelles pour expliquer le dédain absolu qu'elle avait de son œuvre¹⁵. » Jusqu'en 1907, Le Vésinet est le domicile officiel du poète. Et au-delà de cette année, il continuera à y venir pour faire nettoyer son linge et se restaurer, s'en retournant à Paris les bras chargés de provisions. Par la gare Saint-Lazare, Apollinaire se rend également à Croissy ou au Pecq, flâner près du fleuve. Il y lie connaissance avec André Derain et Maurice de Vlaminck, qui peignent en bord de Seine.



Henri de Toulouse-Lautrec, affiche pour *La Revue blanche*, 1897.
New York, New York Public Library

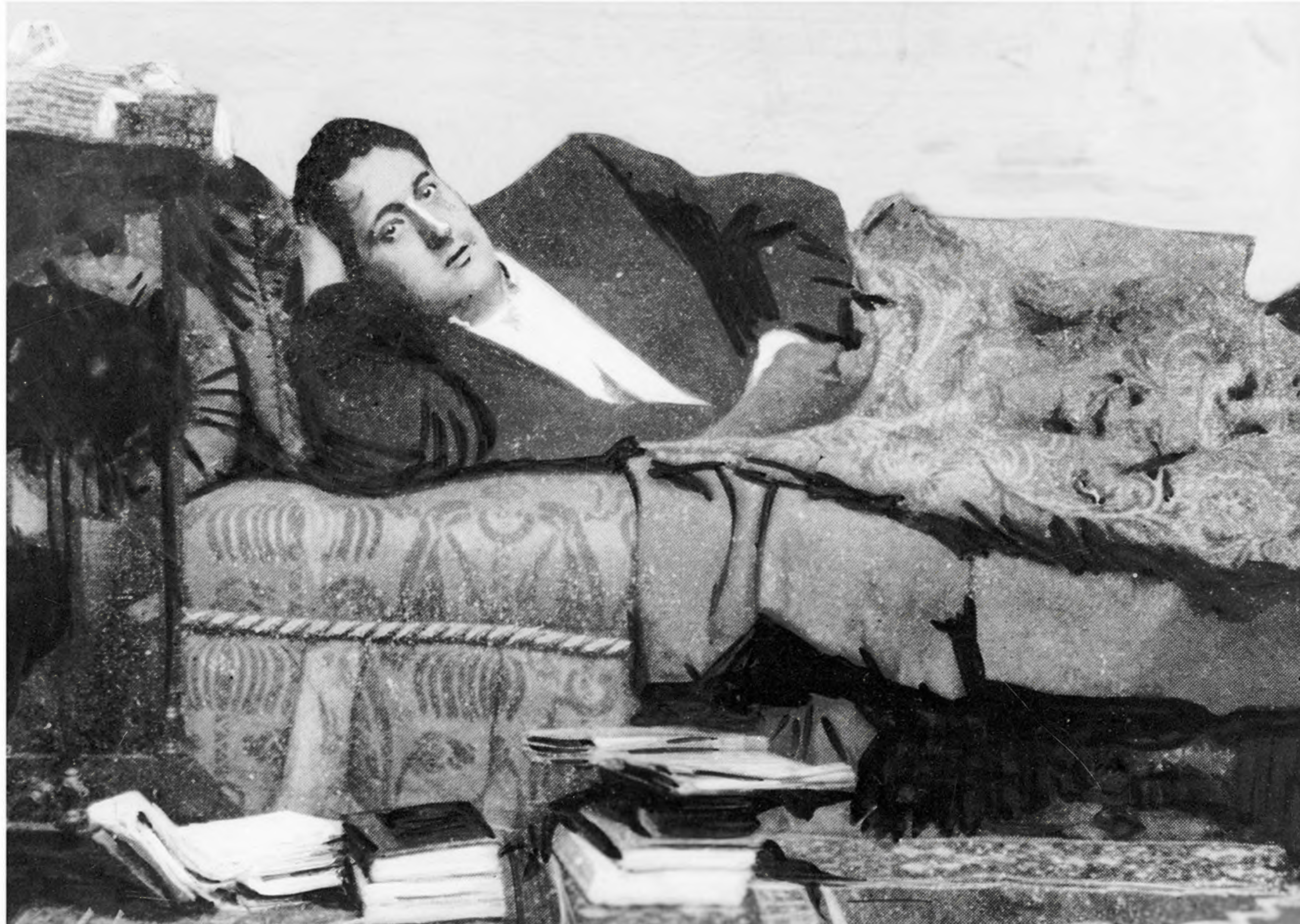


**67, rue de Douai,
L'Enchanteur pourrissant
chez Paul Birault**

Mélange de théâtre, de poésie et de roman situé dans l'univers celte du roi Arthur, *L'Enchanteur pourrissant*, écrit par Apollinaire à 18 ans, est publié en 1909 par Kahnweiler (voir aussi p. 50) et imprimé par Paul Birault. Lors de ses flâneries, le poète aime revenir dans le quartier de ses débuts : « Chaque fois que je passe à l'angle de la rue de Douai et de la place Clichy, à l'endroit où se trouve maintenant une école et où il y avait avant la séparation un couvent où fut imprimé mon premier livre, *L'Enchanteur pourrissant*, je songe à M. Paul Birault²⁸. »

Jamais si bien servi que par lui-même, le poète s'auto-congratule : « Plein d'idées toutes neuves et saisissantes dont l'affabulation philosophique n'a d'analogue dans aucune littérature, *L'Enchanteur pourrissant* de Guillaume Apollinaire est un des livres les plus mystérieux et les plus lyriques de la nouvelle génération littéraire. Cette œuvre, dont les racines s'étendent très loin, jusqu'aux profondeurs celtiques de nos traditions, a trouvé dans André Derain son illustrateur. Le plus précis réformateur de l'esthétique plastique a gravé sur le bois des images, des lettrines et des ornements qui font de ce livre une pure merveille artistique²⁹. »

Guillaume Apollinaire en 1909, à l'époque de sa collaboration à la revue *Les Marges* sous l'identité de Louise Lalanne.
© Albert Harlingue/Roger-Viollet



**5, rue Chaptal,
Apollinaire enlève son jupon**

« Il adorait causer, écrit Eugène Montfort, ignorait l'heure, ne partait plus. » Les deux hommes ont fait connaissance en 1903 lors des dîners de *La Plume*, puis se sont perdus de vue, Montfort étant parti créer *La NRF*. Après son éviction par André Gide, en 1908, il s'est attelé à relancer sa propre revue,

Les Marges, domiciliée chez lui. Soucieux d'inaugurer une rubrique consacrée à la littérature féminine, il a approché Lucie Delarue-Mardrus, Judith Gautier, Marie de Heredia ou Colette sans succès. Pourquoi, alors, ne pas faire appel à une plume masculine sous pseudonyme ? Une seule personne lui semble apte à tenir ce rôle : l'ami Guillaume. À compter de janvier 1909, le poète tient ainsi une chronique féminine

sous le nom de Louise Lalanne. Pour donner corps à cette nouvelle femme de lettres, *Les Marges* et deux autres revues n'hésitent pas à publier des poèmes de Louise Lalanne. « Louise » fait notamment l'éloge des *Vrilles de la vigne* de Colette et assassine *Marie, fille-mère* de Lucie Delarue-Mardrus, « roman aussi misérable que l'héroïne ».

En janvier 1910, peu avant la crue centennale, la farce tourne au gag : « Louise Lalanne vient d'être enlevée par un officier de cavalerie. [...] Nul ne sait où elle est passée. » La supercherie est finalement révélée par Eugène Montfort lui-même : « Nous connaissions le souple et intelligent talent de Guillaume Apollinaire. Nous lui demandâmes s'il consentirait à se déguiser en femme pendant quelque temps. L'idée l'amusa et il accepta. Mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Et puis, une critique, même fantaisiste, de la littérature féminine, vraiment cela ne peut avoir qu'un temps... Aujourd'hui Guillaume Apollinaire enlève sa perruque, son corsage et son jupon. »

**49, rue de Lisbonne,
chez Jean Sève**

On peut lire sur un exemplaire dédié de *L'Enchanteur pourrissant*³⁰ vendu chez Sotheby's en 2019 : « À mon cher ami Jean Sève, auquel j'ai lu pour la première fois *L'Enchanteur* en 1900. Il était le premier à qui je confiais mes idées. Personne ne connut ce testament de ma première vie esthétique avant lui. Guillaume Apollinaire, 17 janvier 1910. » Jean Sève, ancien condisciple au collège de Cannes, est devenu journaliste et introduit Apollinaire en 1901 à la revue *La Grande France* et à *L'Européen*. Le poète fera appel à lui pour son *Festin d'Ésope*³¹. Il le sollicitera également en s'invitant fréquemment au petit matin rue de Lisbonne afin de dormir quelques heures après une nuit de bamboche.



1, place de l'Odéon, au Café Voltaire

Le 14 juin 1909, Apollinaire préside le banquet Roinard, du nom du peintre et poète libertaire qu'il a connu aux dîners de *La Plume* en 1903 et avec lequel il s'est lié d'amitié, le considérant comme « un des précurseurs les plus puissants de la poésie nouvelle ». Il lui dédie un des poèmes d'*Alcools*, « Le Brasier ».

34, rue Gay-Lussac, Paul Fort est un filou

Succédant à Verlaine, Mallarmé et Dierx, Paul Fort est élu en 1912 « prince des poètes », ce qui n'empêche pas Guillaume Apollinaire de le traiter de « prince des poètes à la manque ». Trois ans plus tard, l'auteur de « La Complainte du petit cheval blanc » s'installe rue Gay-Lussac dans un appartement qu'il ne quittera qu'en 1960. Apollinaire admire cependant l'audace financière de son vieil ami, qui recopie ses œuvres pour en vendre le manuscrit – chaque fois quelques dizaines d'exemplaires – à des collectionneurs.



23, rue Saint-Hippolyte, chez Marcel Duchamp

Après une virée effectuée en 1912 dans le Jura avec Picabia et Duchamp, Apollinaire ne cesse de louer la peinture du deuxième. Jusqu'à l'excès : « Notre siècle a vu promener triomphalement pour être mené aux Arts et Métiers, l'aéroplane de Blériot tout chargé d'humanité, d'efforts millénaires, d'art nécessaire. Il sera peut-être réservé à un artiste aussi dégagé de préoccupations esthétiques, aussi préoccupé d'énergie que Marcel Duchamp, de réconcilier l'art et le peuple⁴². » Quarante-deux ans plus tard, Duchamp écrira : « [Apollinaire] affirmait n'importe quoi. [...] Mettons qu'il ait parfois deviné ce que j'allais faire, mais "réconcilier l'art et le peuple" c'est une belle rigolade ! C'est tout Apollinaire ! »



Marcel Duchamp, photographié par Edward Steichen. Philadelphie, Philadelphia Museum of Art © Philadelphia Museum of Art/RMN-GP/Adagp, Paris 2025

Paul Fort.
© Albert Harlingue/Roger-Viollet

Le Café Voltaire, place de l'Odéon, vers 1900.
© Léon & Lévy/Roger-Viollet

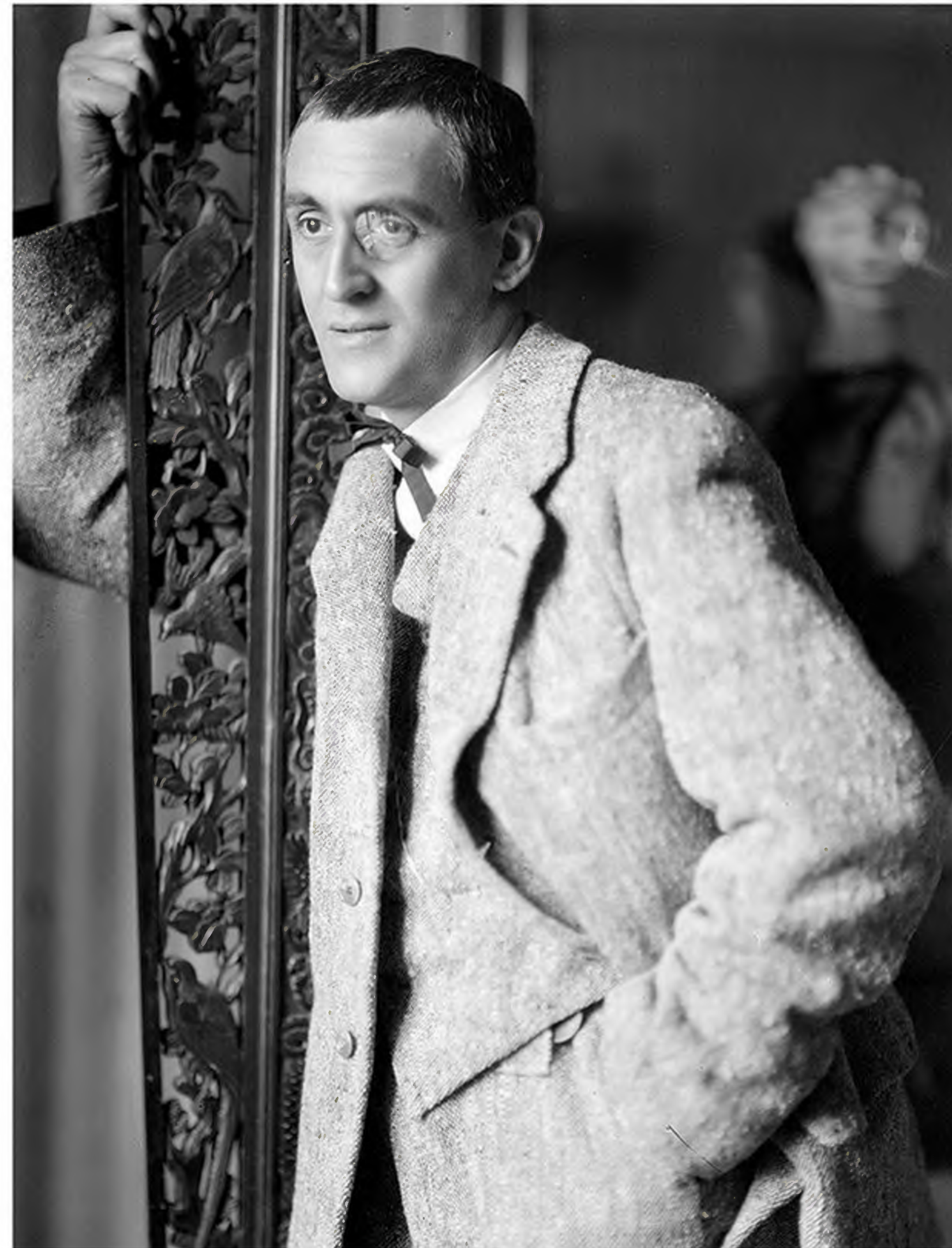
5, rue des Carmes, chez Giuseppe Ungaretti

En 1912, le poète italien réside à Paris et rencontre fréquemment Apollinaire rue des Carmes, dans les cafés de Montparnasse ou lors des dîners chez la baronne d'Oettingen.

Leur expérience commune du front les rapproche, et Apollinaire traduit son ami pour la revue *Nord-Sud*. A-t-il été sensible au poème le plus bref du monde ? Le 26 juin 1917, dans une tranchée aux abords de Trieste, Ungaretti aperçoit la mer et écrit « M'illumino d'immenso⁴³ » ! « Je n'ai plus de la guerre que le souvenir d'un brouillard, note-t-il. Peut-être, ceux qui nous suivront, y verront-ils une admirable fable. Elle nous a pris notre jeunesse, elle nous a laissé une ombre insaisissable. Le jour où j'ai vu Apollinaire étendu sur son lit de mort, j'ai bien senti que nous avions vieilli prématurément⁴⁴. »

1, rue de la Sorbonne, la voix d'Apollinaire

Comme onze autres poètes, Apollinaire se rend en décembre 1913 aux Archives de la parole, à la Sorbonne, pour y graver un disque. « Gai comme un gosse qu'on mène au cirque », relate André Billy. « Le Voyageur » est enregistré sur la face A tandis que « Le Pont Mirabeau » trouve sa place sur la face B. Le premier a été choisi sur la demande de Billy, relevant que « répétés par l'instrument, ces vers y gagnèrent un étrange attrait. Ils parurent venir de l'au-delà, de ce monde où Apollinaire se promène depuis le 9 novembre 1918, avec Moréas, Remy de Gourmont, René Dupuy, André Dupont et quelques-uns de ses meilleurs amis... en attendant les autres⁴⁵. » Une audition publique de l'enregistrement a lieu à la Sorbonne le 27 mai 1914.



André Rouveyre.
© Henri Martinie/Roger-Viollet

277 bis, rue Saint-Jacques, au Val-de-Grâce

Le 17 mars 1916, près de Berry-au-Bac, Apollinaire est blessé au crâne par un éclat d'obus tandis que, dans sa tranchée, il est plongé dans la lecture du *Mercure de France*. Hospitalisé dans la région, il est conduit au Val-de-Grâce le 29 mars, chambre 13. « Je me revois, écrit André Billy, dans sa chambre du Val-de-Grâce, je revois, accroché au pied de son lit, son casque troué, je revois sur sa table de nuit le numéro du *Mercure*, noir de sang, qu'il lisait lorsqu'un éclat d'obus l'atteignit à la tête. » Huit jours plus tard, Apollinaire est transféré à l'hôpital du gouvernement italien du quai d'Orsay, où son ami Serge Férat est infirmier.

63, boulevard Saint-Michel, chez André Rouveyre

C'est au *Mercure de France*, rue de Condé, que les deux hommes lient connaissance au printemps 1914. Chargés par *Comœdia* de suivre la saison mondaine à Deauville, ils reviennent en urgence à Paris : la guerre est déclarée, et ils sentent que le monde vient de basculer. Dans son poème « La Petite Auto », qui ouvre la section Étendards de *Calligrammes*, Apollinaire en établit le faire-part : « Le 31 du mois d'août 1914 / Je partis de Deauville un peu avant minuit / Dans la petite auto de Rouveyre / Avec son chauffeur nous étions trois / Nous dîmes adieu à toute une époque / Des géants furieux se dressaient sur l'Europe. » Dans « Veille⁴⁶ », il écrit : « Mon

cher André Rouveyre / Troudla la Champignon Tabatière / On ne sait quand on partira / Ni quand on reviendra. » Rouveyre devient l'ami absolu, un des plus proches du poète. Écrivain, dessinateur, caricaturiste⁴⁷, il fera de nombreux croquis d'Apollinaire et le photographiera sur la petite terrasse du 202, boulevard Saint-Germain. Après sa mort, il perpétuera sa mémoire par de multiples publications. « Sa séduction était sans pareille, écrira-t-il plus tard. Où il regardait naissait des gemmes [sic]. Il magnifiait justement jusqu'à la platitude et à la sottise ! [...] Ses idées, ses illuminations intérieures avaient tant de force. »



Le casque de Guillaume Apollinaire, troué par un éclat d'obus durant la bataille du Chemin des Dames.
© BHVP/Roger-Viollet

107, rue Saint-Martin, épithalame pour Salmon

Après le mariage en mairie de son ami André Salmon, dont il est le témoin en juillet 1909, Apollinaire se rend chez la mère de Jeanne Blazy-Escarpette, la jeune mariée, et lit l'épithalame composé pour la circonstance : « En voyant des drapeaux, ce matin, je ne me suis pas dit : / Voilà les riches vêtements des pauvres ; / Ni : la pudeur démocratique veut me voiler sa douleur ; / Ni : la liberté en honneur fait qu'on imite maintenant / Les feuilles, ô liberté végétale, ô seule liberté terrestre ! / Ni : les maisons flambent, parce qu'on partira pour ne plus revenir ; / Ni : ces mains agitées travailleront demain pour nous tous ; / Ni même : on a pendu ceux qui ne savaient pas profiter de la vie ; / Ni même : on renouvelle le monde en reprenant la Bastille. / Je sais que seuls le renouvellent ceux qui sont fondés en poésie. / On a pavisé Paris parce que mon ami André Salmon s'y marie⁵². »



Moïse Kisling. Portrait de Madame André Salmon. 1919, huile sur toile. Collection privée © ak-images

45, quai de Bourbon, chez Louise Faure-Favier

C'est au *Mercure de France* qu'Apollinaire fait la connaissance en 1912 de Louise Faure-Favier, compagne de son ami André Billy. Elle habite sur l'île Saint-Louis, qu'il connaît bien : « Une fois, après le déjeuner, écrit-elle, nous fîmes le tour de l'île Saint-Louis. Il la connaissait dans tous les coins et il citait les noms de tous les personnages illustres qui l'habitèrent. Il nous conta que,



Francis Carco sur le quai aux Fleurs. © Jean Roubier/BHVP/Roger-Viollet

En bas

Louise Faure-Favier, à droite sur la photographie, avec son amie l'aviatrice Adrienne Bolland, lors d'un meeting aéronautique. © Excelsior/L'Équipe/Roger-Viollet

sur les pierres des parapets des quais, Restif de La Bretonne avait coutume de graver les noms de ses maîtresses, avec des dates et des chiffres en regard de chaque nom. [...] Apollinaire allait, le menton haut, le chapeau en arrière, tenant à la main une canne à pommeau d'ébène représentant une tête de nègre⁵³. »

Louise Faure-Favier reçoit tous les mercredis. Apollinaire devient rapidement un habitué de la maison, jetant son dévolu sur un fauteuil Voltaire d'où il contemple la Seine, un verre d'alcool de cerise à portée de la main. Louise Faure-Favier maintiendra son salon durant la guerre, et le poète s'y rendra à chaque permission⁵⁴.

13, quai aux Fleurs, Francis Carco et les petits bals

« Voilà Carco de nouveau installé à Paris », écrit Apollinaire, qui a été son voisin pendant deux ans. « Il a quitté sa modeste chambrette de la rue Visconti, pour l'appartement plus confortable du Quai-aux-Fleurs, et, malgré un labeur acharné, il n'a pas cessé de fréquenter les bals musettes. Celui des Gravilliers, où les musiciens se tiennent sur un petit balcon ; le bal de la Jeunesse, rue Saint-Martin [...] ; celui d'Octobre, rue Sainte-Geneviève, et qui appartient à M. Vachier ; le Petit Balcon, qui s'ouvre dans une impasse près de la Bastille ; le bal de la rue des Carmes ; la Fauvette, rue de Vanves, et le Boulodrome de Montmartre, endroit charmant où la musique est, à mon gré, plus plaisante que celle de M. Strauss⁵⁵. »



4, boulevard du Palais, le vol de La Joconde

« Tu es à Paris chez le juge d'instruction / Comme un criminel on te met en état d'arrestation⁵⁶. » En mars 1907, Géry Pieret, aventurier-kleptomane, ancien secrétaire d'Apollinaire et modèle d'un des personnages de *L'Hérésiarque* et *Cicé*⁵⁷, dérobe deux statuette ibériques au Louvre et, par l'intermédiaire d'Apollinaire, en vend une à Picasso (pour cinquante francs) et lui laisse la seconde en dépôt. Le peintre comme le poète ignorent évidemment la provenance des statuette. À la suite du vol de *La Joconde* survenu le 21 août 1911, *Paris-Journal* publie le 29 une lettre de Géry Pieret signée « Ignace d'Ormesan ». Son fantasque auteur y revendique le vol du tableau, mais également celui des statuette ibériques dérobées quatre ans plus tôt.

Affolé, Apollinaire informe aussitôt Picasso de la situation, qui revient de toute urgence de Céret. Les deux hommes décident de rapporter anonymement les statuette à *Paris-Journal*, mais la police, alertée, pense avoir débusqué un gang de malfaiteurs. Le vol des statuette et celui de *La Joconde* sont certainement liés. Apollinaire ? Un apatride qui pourrait bien être le cerveau. Et ce Picasso ? Un complice. N'est-il pas lui aussi un étranger fiché comme anarchiste ? Apollinaire est convoqué au Palais, le juge décide de son incarcération.



Guillaume Apollinaire au Palais de justice en septembre 1911. © Michèle Bellot/RMN-GP/musée national Picasso-Paris

« Les affaires recommencèrent lorsque, mardi, je fus extrait pour aller à l'instruction. La promenade en voiture cellulaire me parut un long voyage. J'étais enfermé dans une sorte de cage où il faisait très chaud. Le garde m'avait dit que je ferais bien de mettre mon faux col en poche. Au Palais, on m'enferma dans une des cellules étroites et puantes de la Souricière, où j'attendis de onze heures à trois heures, le visage collé aux barreaux, pour voir ce qui se passait dans le corridor. Quatre mortelles heures : que longues à passer ! À pas lents, elles s'en allèrent, cependant, et, poing lié, je fus mené, par un garde, vers le cabinet du juge. Quelle surprise de se voir regarder tout à coup comme une bête curieuse ! Ce furent soudain cinquante appareils

Coll. part.



58, rue de Richelieu,
à la Bibliothèque nationale

« L'esprit moderne n'a pas encore soufflé rue de Richelieu, écrit Apollinaire, on y pense comme sous l'Empire. D'ailleurs les encrriers de la salle de travail portent toujours ces initiales : B. I. (Bibliothèque impériale)⁶⁶. » Le poète obtient sa carte en 1904, en qualité de rédacteur à *L'Européen*. Il y lie connaissance avec Fernand Fleuret, avec lequel (ainsi qu'avec Louis Perceau) il va dresser le catalogue de *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*. Constitué de trois cent cinquante références, l'ouvrage explore les bas-fonds érotiques de la bibliothèque. Le poète et Fleuret forment un duo insolite, l'un enveloppé, l'autre mince, bientôt soudé par une solide amitié. « Ainsi perdions-nous tous les jours une bonne heure en bavardages, à cette table de la Réserve où nous travaillions côte à côte pendant plusieurs années. Il arrivait souvent que je lusse ses livres et qu'il lût les miens. Mais sa lecture n'était jamais très assidue. Tantôt il semblait sucer distraitemment des bonbons, faisant la moue, ou torturant sa bouche enfantine ; tantôt les yeux vers la coupole, il murmurait inlassablement un refrain de sa composition, toujours le même : "Foutre ! foutre ! foutre ! foutre ! foutre ! foutre !" [...] Enfin, nous sortions, ivres de liberté. Emboitant le pas à de jeunes personnes dont nous n'avions souvent vu que le chignon, nous allions au hasard d'une poursuite sans dessein, et



Othon Friesz, *Portrait de Fernand Fleuret*, 1907.
Paris, Centre Pompidou © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-GP

quelquefois fort loin, à Montsouris ou aux Batignolles⁶⁷. » Les deux hommes rentrent à pied, jusqu'à Auteuil, et font escale dans de nombreux bistrots. « Il savait quelle était la spécialité de chacun : celui-ci possédait le meilleur aramon de Paris ; celui-là se distinguait par son vin doux ; cet autre était unique pour son raki de Constantinople. À cette place, Moréas lui avait parlé de son père et de sa petite maison de Grèce entourée d'oliviers ; là, Jarry avait tiré son revolver ou versé l'encrier dans son Pernod⁶⁸. »

33, rue de Provence,
siège de *La Culture physique*

En septembre 1905, Guillaume Apollinaire entre au *Guide du rentier*, « moniteur des petits capitalistes », fondé l'année précédente par un ancien caissier de la banque Lepère. Il y rencontre Gély Pieret, trouble personnage qui deviendra son secrétaire et sera à l'origine de ses ennuis judiciaires en 1911. Désormais habitué de Montmartre, Apollinaire fréquente Max Jacob, Alfred Jarry, Félix Fénéon, Fagus (le poète Georges Faillet) et bien sûr Picasso, rue Ravignan. Les temps sont durs : « Quand trouverai-je, confiera-t-il à son ami Toussaint-Luca, les 300 francs par mois nécessaires pour que je puisse me livrer à la littérature poétique de mon cœur sans être obligé d'écrire de stupides circulaires financières et d'encore plus stupides articles de Bourse pour gagner ma vie ? »



Carte de la Bibliothèque nationale délivrée à Guillaume Apollinaire.
© Jean-Régis Roustan/Roger-Viollet

Pablo Picasso, *Apollinaire en athlète*, stylo et encre sur papier.
Collection privée © Bridgeman Images/Succession Picasso, 2025

La rue Louis-le-Grand.
© Charles Marville/BHVP/Roger-Viollet



Rue Louis-le-Grand,
chez Mariette Grenot

Elle se prénommait Mariette, était employée de maison rue Louis-le-Grand, et elle succéda à Yette en mars 1906 dans les bras du poète. Il fut sans doute très distant car elle lui écrivit : « Pourquoi vos lèvres sur mes lèvres / Alors se sont-elles posées / Puisqu'elles n'étaient pas sincères / Et que vous ne pouviez m'aimer ? »

48, rue du Faubourg-Poissonnière,
siège de *La Culture physique*

Dans cette revue mensuelle illustrée, Apollinaire se voit confier une rubrique culturelle, et publie en février 1907 « La Danse est un sport ». « Mondaines, populaires, en vogue, maclotte ardennaise, kolo serbe, boston et cake-walk américains, scottish, valse, polka, mazurka, Apollinaire défendit les vertus hygiéniques, récréatives et artistiques de toutes les danses⁶⁹. » Un mois plus tard, il écrit un article sur Maupassant, sportif émérite avant sa déchéance physique. Picasso, amusé, ne se prive pas de dessiner son ami en athlète, petite tête et gros biceps.



La Culture physique, février 1907.
BnF



Dix images parmi les 49 qui composent la séquence animée réunissant Guillaume Apollinaire et André Rouveyre, le 2 août 1914, au studio Biofix, 23, boulevard Poissonnière.
Coll. part.



23, boulevard Poissonnière, le rire d'Apollinaire

En quittant Deauville et en rentrant chez *Comœdia*, le 2 août 1914, Apollinaire et Rouveyre s'arrêtent au studio Biofix pour se faire photographier. « Nos regards, écrit Rouveyre, se portèrent ensemble sur un éventaire improvisé dans un petit magasin sans locataire, et la même idée nous vint : nous allions nous quitter dans une sévère circonstance... peut-être serait-il plaisant de faire prendre ainsi une telle image animée de nous deux... » Une série de 49 clichés constituent effectivement un petit film animé, unique enregistrement du fameux « rire » d'Apollinaire.



Au palais Brongniart, la Censure

Déclaré inapte au service armé à la suite de sa blessure, le sous-lieutenant Apollinaire obtient en 1916 grâce à André Billy un emploi à la Direction générale des relations avec la presse, c'est-à-dire à la Censure. « Pour qu'il pût rester à Paris, écrit André Billy, il lui fallait y trouver un emploi militaire. La Maison de la Presse fut pressentie. Son seul nom y provoqua la panique. Un cubiste, un fumiste, un voleur de statuettes dans les services de la sacro-sainte propagande ? Vous ne l'auriez pas voulu ! Je me tournai vers la Censure. [...] Apollinaire censeur ? Et pourquoi pas ? Je ne me rappelle plus qui dirigeait la censure des périodiques ; c'était certainement un homme d'esprit. Voilà donc Apollinaire armé d'un crayon bleu [...] et accordant le visa ou le refusant aux revues et aux périodiques. Il collaborait au *Mercure de France*. Il eut à le surveiller ligne à ligne, mot à mot, pour empêcher que rien y parût qui aurait pu mettre la patrie en danger⁷⁵. »



Guillaume Apollinaire.
Reconnais-toi, calligramme adressé à Lou le 9 février 1915.
© Patrice Cartier. All rights reserved 2025/Bridgeman Images

En bas
Louise de Coligny-Châtillon,
dite Lou. Photographie de 1914
ayant inspiré le calligramme
de l'année suivante.
© akg-images

30, rue Louis-le-Grand, siège de *Paris-Midi*

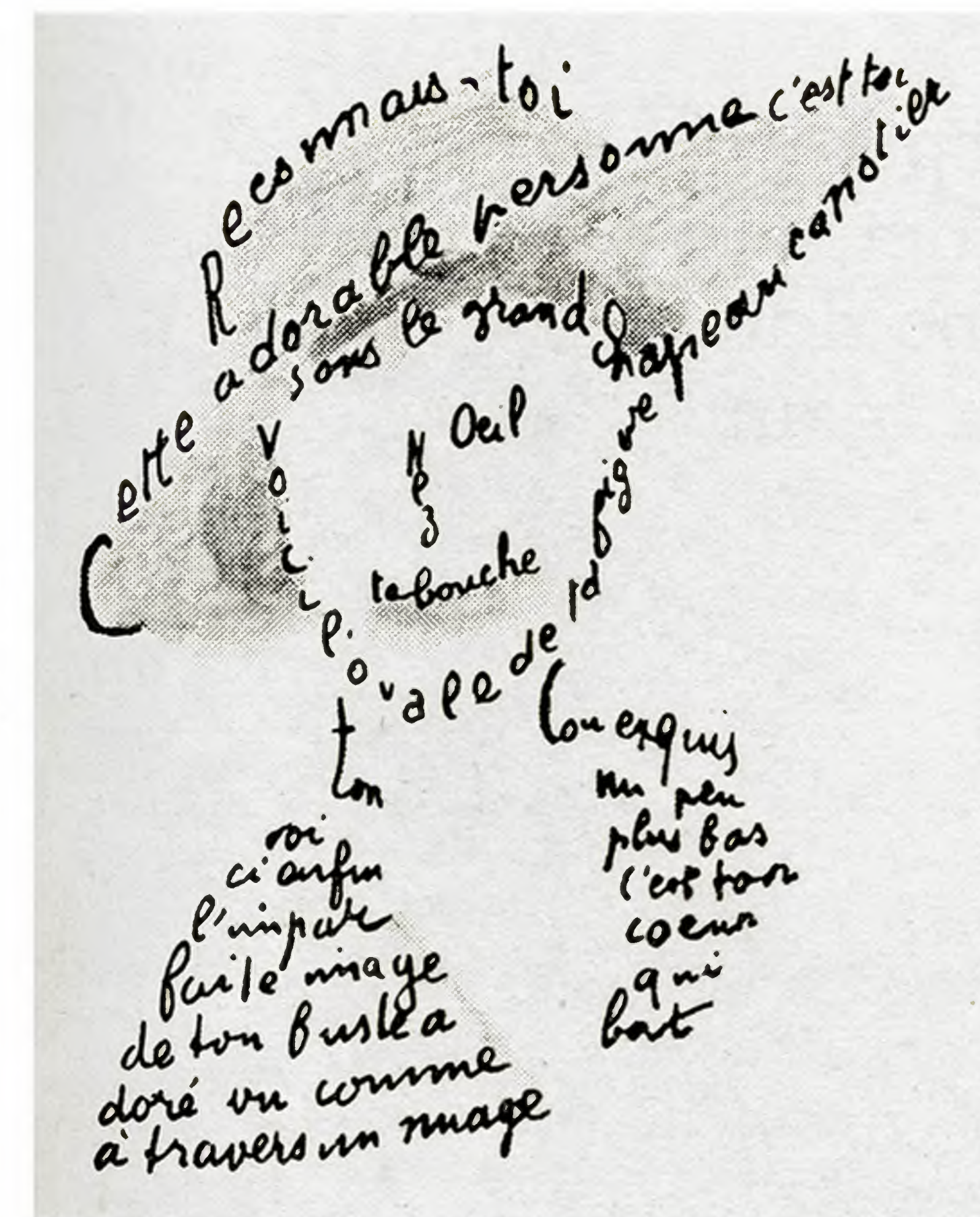
En février 1917, André Billy fait entrer son ami à *Paris-Midi*, pour qu'il puisse compléter sa maigre solde de sous-lieutenant⁷⁶. Le poète doit se lever à 4 heures du matin pour être à 6 heures au quotidien et traduire ou adapter les nouvelles de l'étranger. Adaptations très libres puisqu'il arrive que Guillaume en invente carrément. Vers 10 heures, il quitte le journal, passe au Val-de-Grâce pour une visite médicale, rentre chez lui, puis se rend au Flore vers 17 heures.

14, rue Favart, chez Poccardi

Hors-d'œuvre, raviolis au poulet, filet de turbot, entrecôte, asperges et fraises des bois, asti spumante et chianti : tel est le menu du déjeuner offert par Picasso à son ami Apollinaire chez Poccardi après le mariage religieux du poète et de Jacqueline Kolb à Saint-Thomas-d'Aquin, le 2 mai 1918. Sont présents Picasso, Apollinaire et sa « jolie rousse », Ambroise Vollard, Gabriële Buffet-Picabia, Lucien Descaves et son épouse. Le soir, Picasso se rend au « pigeonier » du boulevard Saint-Germain et offre à son ami une toile toute fraîche : *L'Homme à la guitare*.

7, rue des Moulins, au bouillon Michel Pons

« Depuis la guerre j'ai été dire bonjour à l'ami de M. Maurice Barrès. M. Michel Pons a un peu vieilli, mais il aime toujours la poésie et la bonne cuisine bourgeoise. Son restaurant fait de bonnes affaires et l'on y voit parfois encore parmi les midinettes, des poètes et des journalistes⁷⁷. »



Place de l'Opéra, l'adieu à Lou

Il avait fait sa connaissance dans un restaurant de Nice en septembre 1914, était tombé fou amoureux et lui avait adressé plusieurs centaines de lettres assorties de poèmes. Sous les obus du front, il lui confectionna une bague⁷⁸, « taillée dans un métal d'effroi » et y inscrivit « Gui aime Lou ». Mais, une nouvelle fois, l'amour n'a pas été au rendez-vous. Selon André Rouveyre Apollinaire croise Louise de Coligny une dernière fois à Paris, place de l'Opéra, en 1917 ou en 1918. « Ils allèrent se réfugier quelques instants, pour parler, sous cette grande porte jaune [...]. Entrevue navrante pour tous deux. Une sorte de fuite intime de part et d'autre.



Lui était d'ailleurs déjà atteint, très émotif. Puis, se trouver ainsi soudain auprès d'une femme qu'il avait si profondément aimée et qui l'avait déçu [...] Reproches, entretiens assez pénibles. Entretien écourté où ils se sont regardés avec tristesse, et avec l'impression qu'ils ne se reverraient plus. Ce qui devait être, en effet⁷⁹. »



À gauche
Serge Férat, illustration pour
Les Mamelles de Tirésias,
1918, gouache sur papier.
Paris, Centre Pompidou © Philippe
Migeat/Centre Pompidou, MNAM-
CCI, Dist. RMN-GP

Guillaume Apollinaire dans la
cour du théâtre René-Maubel,
juin 1917.
© Roger-Viollet

Guillaume Apollinaire, calligramme de la tour Eiffel, 1918. « Salut monde dont je suis la langue éloquente que sa bouche O Paris tire et tirera toujours aux allemands ». © Bridgeman Images

À droite
L'église Saint-Thomas d'Aquin, 1918.
© Roger-Viollet

S
A
LUT
M
O N
D E
DONT
JE SUIS
LA LAN
GUE É
LOQUEN
TE QUESA
BOUCHE
O PARIS
TIRE ET TIRERA
T O U JOURS
AUX A L
LEM ANDS

5, avenue Anatole-France,
à la tour Eiffel

« Salut monde dont je suis la langue éloquente que sa bouche ô Paris tire et tirera toujours aux Allemands. » Dans ce calligramme de 1918, Apollinaire fait de la tour Eiffel le centre du monde, symbole d'une France sûre de sa force devant les Allemands et haute figure de sa modernité, incarnée par ses antennes de télégraphie sans fil. Si Cocteau loue une « belle girafe en dentelle », Apollinaire, dans « Zone », se fait plus bucolique : « Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin. »



12 bis, rue La Boétie,
siège des Éditions
de La Sirène,

Au printemps 1918, les Éditions de La Sirène, fondées par Paul Laffitte, cherchent des manuscrits. Décision est prise de réunir des textes d'Apollinaire publiés notamment dans *Paris-Journal* ou *Mercure de France*. Quelques mois après la mort du poète, paraissent *Le Flâneur des deux rives* et une réédition du *Bestiaire*, illustré par Raoul Dufy. Ces parutions ne susciteront guère de commentaires, sauf ceux, laudatifs, des surréalistes.



1, place Saint-Thomas-
d'Aquin, Apollinaire se marie

« Marie n'est plus qu'un souvenir, Lou un regret, Madeleine⁹⁵ un remords », écrit Pierre-Marcel Adéma dans *Guillaume Apollinaire*. Le 2 mai 1918, Apollinaire épouse Jacqueline Kolb, la « jolie rousse » du dernier poème de *Calligrammes* : « Elle vient et m'attire ainsi qu'un fer l'aimant / Elle a l'aspect charmant / D'une adorable rousse... » Témoins du marié : Picasso et Lucien Descaves. Témoins de la mariée : Ambroise Vollard et Gabrièle Buffet-Picabia. Après la messe, l'événement est célébré chez Poccardi, rue Favart. En juillet de la même année, Apollinaire sera témoin au mariage de Picasso et d'Olga Khokhlova. Et quatre mois plus tard, il décèdera de la grippe espagnole.



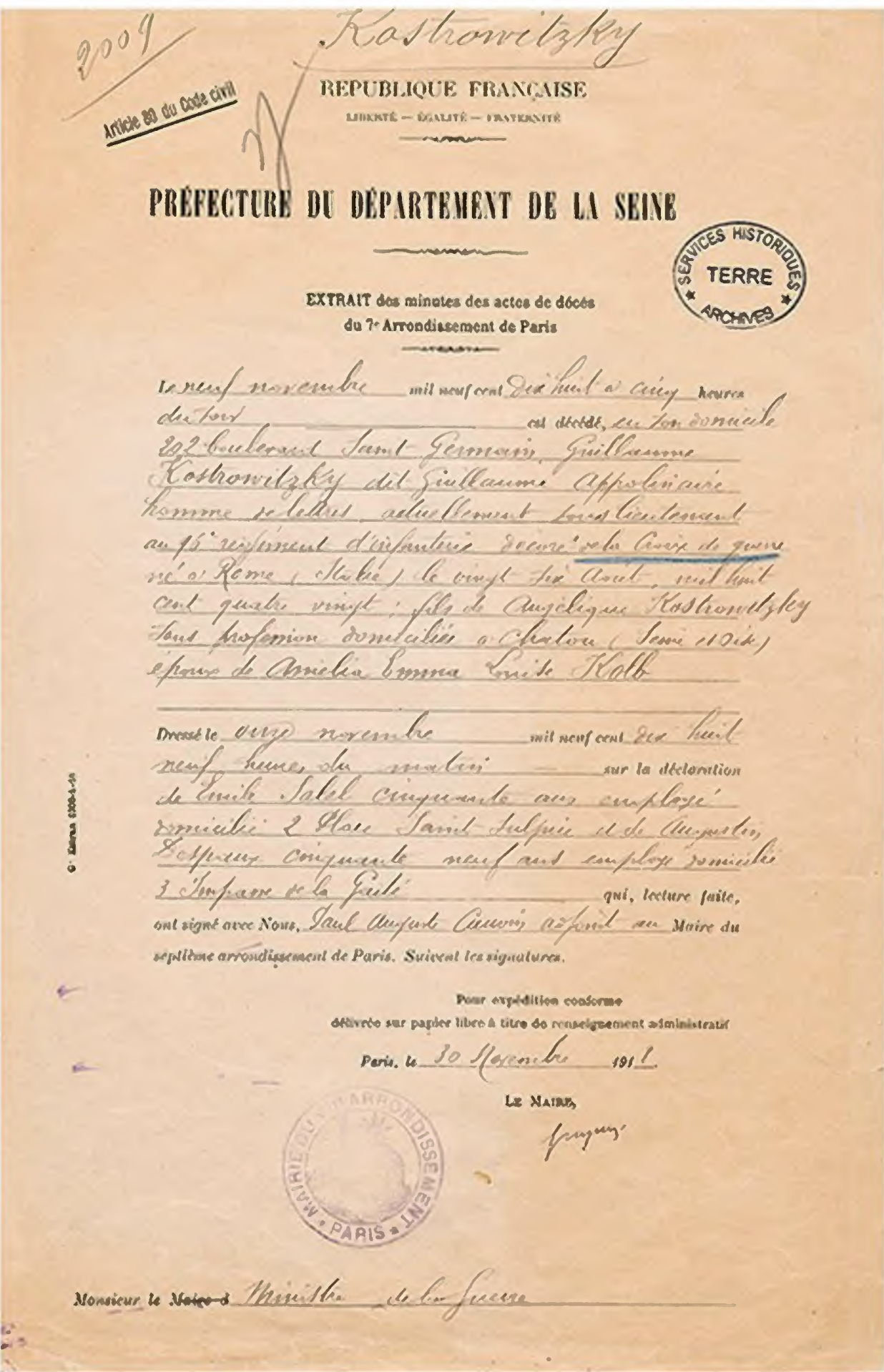
Pablo Picasso et Olga Khokhlova, 1917.
© RMN-GP/Musée national Picasso-Paris

116, rue de Grenelle,
le mariage de Picasso

Le vendredi 12 juillet 1918, Apollinaire est témoin de Picasso à la mairie du 7^e arrondissement. Le mariage du peintre avec Olga Khokhlova est ensuite célébré à l'église russe de la rue Daru⁹⁶, cérémonie suivie d'un somptueux déjeuner offert par le peintre dans le salon Pompadour de l'hôtel Le Meurice.

1, place Saint-Thomas-
d'Aquin, les obsèques
d'Apollinaire

Six mois plus tôt, il s'y était marié. Le 13 novembre 1918, ce sont ses obsèques que l'on célèbre dans l'église, en présence de son épouse Jacqueline, de très nombreux amis, et bien sûr de sa mère, M^{me} de Kostrowitzky, devant laquelle Apollinaire a toujours tremblé. Après la cérémonie, le corbillard fleuri tiré par deux chevaux emporte la dépouille du poète au cimetière du Père-Lachaise, de l'autre côté de la ville.



Minute du décès
de Guillaume Apollinaire, 1918.
© CHA, Vincennes



À gauche
Chez Guillaume Apollinaire, au
202, boulevard Saint-Germain.
© René-Jacques/Roger-Viollet



Guillaume Apollinaire et son
épouse Jacqueline Kolb sur la
petite terrasse de l'appartement
du boulevard Saint-Germain.
© adoc-photos

202, boulevard Saint-Germain, ultime refuge

« Cher Wilhelm, lui écrit-elle, tout est fini entre nous. Je te rends ta clé. Comme il ne me plaît pas que tu mentes et que j'ai lu une lettre à toi adressée signée Hélène, je suis fixée. »

Le 13 janvier 1913, définitivement congédié par Marie Laurencin, Apollinaire quitte son refuge chez les Delaunay et s'installe au 202 du boulevard, au coin de la rue Saint-Guillaume, dans un petit appartement aménagé sous les combles, au quatrième étage sans ascenseur d'un immeuble appartenant au prince de Monaco. Ce « pigeonier » était précédemment occupé par Henri Guibert, étudiant en médecine et auteur du *Roman d'une âme*, ouvrage illustré par Paul Jacob-Hians, peintre qu'Apollinaire a certainement croisé à

Montparnasse dans les années 1909-1910.

Sur la porte est épinglé un bristol du format d'une carte de visite, qui prévient : « On est prié de ne pas emmerder le monde. » Dans le mur, un petit trou permet à l'œil du poète de s'assurer de l'identité des visiteurs. « Je n'ai jamais vu, écrit Philippe Soupault, un appartement aussi bizarre. Des pièces minuscules (comment avait-on pu faire entrer ses nombreux meubles, un lit gigantesque, des armoires ventruées...) et des couloirs interminables qui étaient devenus son bureau de travail et sa salle à manger. [...] Près de la porte d'entrée, un petit escalier intérieur, rudimentaire et délicieux, montait vers le ciel. Et, là-haut, une sorte de boudoir, plein d'objets curieux et simples, et rares, avec au mur deux dessins d'Henri Matisse, était le lieu où le poète aimait rêver nonchalamment. » Matisse bien sûr, mais surtout Picasso. Sur le grand mur du salon, on reconnaît la toile qu'il lui a offerte pour son mariage : *L'Homme à la guitare*.

« Apollinaire, la première année qu'il l'occupa, ne s'y plaisait guère, écrit Louise Faure-Favier. Il trouvait hostile la petite terrasse sur le toit, à cause des tuyaux de cheminées qui l'entouraient, tournoyaient au moindre vent, de manière maléfique, disait-il. Il souhaita même, alors, habiter l'île Saint-Louis. Il se voyait déjà le coq de ce grand village qu'est notre île. L'appartement aérien que Stuart Merrill occupa, 53, quai de Bourbon, au temps du symbolisme, avec son long balcon, face au chevet de Notre-Dame, lui plaisait particulièrement. »

Apollinaire a-t-il réalisé son rêve formulé dans son *Bestiaire* ? « Je souhaite dans ma maison / Une femme ayant sa raison, / Un chat passant parmi les livres, / Des amis en toute saison / Sans lesquels je ne peux pas vivre. » Il a le chat, les livres, les amis. La femme « ayant sa raison » ne viendra que sur le tard, quelques mois avant sa mort. Au 202, le poète vit simplement, sans salle de bains mais entouré d'œuvres inestimables : Derain, Vlaminck, Dufy, Braque,